



LES AMIS DU PATRIMOINE  
DES BAUX-DE-BRETEUIL

# *L'ÉGLISE SAINT-CHRISTOPHE, ...D'HIER À DEMAIN !*



**DIMANCHE 19 MAI 2019**

Une étape de travail proposée par Béatrice Pontoir, Marc Pontoir,  
Elisabeth Seillan, Evelyne Herblin, Michel et Marie-Agnès Noël,  
Suzanne et Jean-Maurice Buisson, Christian et Roselyne Girod, Jérôme Buisson  
et l'artiste plasticien Jean-Diego Membrive



## LES AMIS DU PATRIMOINE DES BAUX-DE-BRETEUIL

ASSOCIATION LOI 1901

PRESIDENTE

Evelyne Herblin

SECRETAIRE

Béatrice Pontoir

TRESORIERE

Françoise Maurice

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Monique Cabarou, Eléna Déliot,  
Françoise Devie, Evelyne Herblin,  
Marie-Agnès Noël, Françoise  
Maurice, Béatrice Pontoir  
Viviane Deslandes, Claude  
Lempereur, Elisabeth Seillan

DIRECTION ARTISTIQUE

Jérôme Buisson

GRAPHISME

Marc Pontoir

**L'ASSOCIATION EN CHIFFRES**

Création : 2014

En 2019 :

Adhérents : 80

Conférences artistiques : 10

Nombre d'entrées : 1000

**PARTENAIRES DU PROJET**

Artiste plasticien :

Jean-Diego Membrive – Paris

Céramique :

Atelier Terre et Feu – Paris

Ebénisterie :

Atelier Gepetto – L'Aigle

Encadrement :

Marin Beaux-Arts – Arcueil

### PHILOSOPHIE DE L'ASSOCIATION

Depuis sa création en octobre 2014, l'Association des Amis du Patrimoine œuvre à la préservation et à la valorisation du patrimoine historique et artistique de la commune des Baux-de-Breteuil. Elle propose à tous ceux qui le souhaitent d'interroger le lien qui nous lie au patrimoine dans une perspective citoyenne à même de développer le sentiment d'une responsabilité à son égard. En ce sens, ses activités (cycles de conférences, ateliers d'initiations aux pratiques artistiques, visites thématiques, etc.) participent au développement des savoirs de chacun pour favoriser la reconnaissance de sa diversité dans un partage d'expériences nécessaires à l'équilibre social. La dimension participative de ses projets (récolement des archives, réalisation d'inventaires, montage d'exposition, etc.) place ses adhérents au cœur même des problématiques liées à la transmission des savoirs, à la constitution d'une mémoire collective et à la préservation des biens culturels dont nous avons tous la responsabilité.

Le patrimoine, vécu, non plus seulement comme un divertissement, mais comme l'objet d'une réflexion centrée sur la connaissance du passé, à même d'inscrire chacun dans son présent. Il devient, enfin, le lieu d'une pratique collective soucieuse du bien commun qui se pense d'abord comme un acte politique.

Jérôme Buisson

# VALORISATION DU PATRIMOINE ANCIEN...

LE GRAND CHANTIER  
PAR JEROME BUISSON

Au cœur des Baux-de-Breteuil, l'église Saint-Christophe est l'élément le plus fragile de ce patrimoine commun dont nous avons tous la responsabilité. Depuis quatre ans, les efforts de l'association se concentrent sur les moyens d'optimiser sa conservation et de valoriser ses collections.

Pour inscrire notre action dans une perspective scientifique, nous avons initié, en 2015, un vaste travail d'inventaire. Celui-ci nous a permis de dresser un constat d'état de l'édifice et de ses collections, qui a largement déterminé notre action.

Notre premier chantier fut *Le Panneau des Évangélistes*. Cette boiserie du 19<sup>ème</sup> siècle, installée contre le mur nord, dans l'entrée de l'église, était dans un état de déstructuration complète. Avec l'aide de bénévoles maîtrisant le travail du bois, nous avons pu le sauver d'une disparition certaine. Intégralement déposé en juillet 2015 et recomposé en atelier, le panneau restauré a retrouvé sa place deux mois plus tard, pour les Journées Européennes du Patrimoine.

Depuis, l'association a restauré près d'une trentaine d'objets, comme les bancs des enfants, le dessus d'un lutrin, les pique-cierges et l'ensemble des objets liturgiques... Au fil des saisons, ces restaurations nous ont permis de mieux connaître l'histoire de ces objets et celle de la constitution des collections de l'église. Nous savons désormais qu'à l'origine, le *Panneau des Évangélistes* constituait la façade du banc d'œuvre. Les trois autres côtés du meuble intégralement démantelé, ornent à présent les murs de l'entrée de l'église.

Parmi les projets qui sont les nôtres, nous envisageons d'engager prochainement la restauration du confessionnal et de la chaire de style néo-gothique (attribués aux frères Laumonnières – Conches), et de rouvrir la petite porte du 17<sup>ème</sup> siècle qui donne sur le cimetière, mais fut condamnée dans les années 1940.

Aux côtés de la municipalité, qui nous a toujours accompagnés avec confiance, nous avons pu impulser de nombreux chantiers, pour redonner à l'édifice une part de son authenticité.

En 2016, nous avons procédé à la destruction de la cloison de bois qui séparait la nef de l'entrée de l'édifice depuis le milieu des années 1950. Ce chantier a mobilisé six personnes, cinq jours durant, et nous a permis de traiter l'intégralité des poutres qui portent le clocher. En octobre de la même année, le tabernacle a retrouvé sa place grâce aux cinq bénévoles qui ont réalisé la structure sur laquelle il repose désormais, au centre du maître-autel.

Convaincue de la nécessité de préserver cet édifice, la municipalité et les membres de la Commission des bâtiments, nous prête toujours une écoute bienveillante. Pour minimiser les risques d'incendie, l'installation électrique fait l'objet d'aménagements réguliers, et, durant l'été 2018, les sols de l'entrée de l'église et du chœur ont été repris.

# VALORISATION DU PATRIMOINE ANCIEN...

Si l'aspect extérieur du bâtiment (dont les fondations remontent à la fin du Moyen Age) n'a que peu changé depuis le 18<sup>ème</sup> siècle, l'aménagement intérieur a connu de nombreux remaniements.

Le plus important est intervenu entre 1920 et 1956.

L'entrée de l'édifice fut transformée en chapelle et séparée de la nef par la cloison moderne évoquée plus haut, dont l'installation entraîna le déplacement du bénitier et la destruction d'une structure à l'intérieur de laquelle on rangeait le corbillard. Déplacé vers le chœur, le confessionnal prit place dans le renforcement qui accueillait jusque-là le banc d'œuvre (lui-même transformé en panneaux de boiserie).

Dans le chœur, l'autel et le tabernacle (18<sup>ème</sup> siècle) furent remplacés par des éléments de style art déco réalisés par l'ébéniste et sculpteur Audiger. Originaire de Breteuil-sur-Iton, il installa, à la même époque, les deux autels latéraux qui, aujourd'hui encore, ouvrent le chœur. Les témoignages nous apprennent qu'ils remplacèrent deux autels en pierre, sûrement contemporains de l'autel majeur. Au niveau du sol, les tomettes hexagonales de terre rouge furent recouvertes d'un dallage en pierre reconstituée. En 1950, les anciens vitraux furent remplacés par des compositions abstraites et colorées, très en vogue dans l'art du vitrail d'après-guerre.

Cette saison, nous engageons un vaste chantier pour redonner à cet ensemble hétéroclite une part de sa cohérence esthétique originelle. Les statues de Saint-Louis et Saint-Pierre, dispersées dans le chœur, retrouveront leur place devant les colonnes du maître-autel, après avoir été restaurées. Nous recherchons activement un autel et un tabernacle du 18<sup>ème</sup> siècle pour compléter l'ensemble.

Au milieu du chœur, un autel d'époque Louis XV a déjà trouvé sa place. Nous le devons à la générosité de la paroisse de Tillières-sur-Avre, qui, n'en ayant plus l'utilité, nous fait la joie de nous le confier. Il devrait faire l'objet d'une restauration prochaine, comme les deux stalles, très certainement réalisées à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, et qui, posées à même la terre ont beaucoup souffert de l'humidité.

Ces réaménagements ont profondément impactés la logique du programme iconographique de l'église. Pour lui rendre sa cohérence, nous avons fait le choix de solliciter un artiste contemporain.

En décembre 2015, nous avons accueilli Jean-Diégó Membrive dans cette aventure.

Fin connaisseur des arts et traditions populaires et assistant du service de la conservation des peintures du musée du Louvre, il s'est adapté à la philosophie de l'association et nous a proposé un protocole de travail participatif. Chaque trimestre, il anime aux Baux-de-Breteuil des ateliers de dessin, ouverts à tous les habitants du territoire. A partir des travaux réalisés par les participants, il conçoit ensuite des œuvres qui intègrent les collections de l'église et dont les thèmes ainsi que les lignes esthétiques sont proposées à la Commission diocésaine d'art Sacré de l'Évêché d'Evreux.

Si notre association prend en charge les frais de production des œuvres (peinture, céramique, paramentique), l'artiste fait don de ses réalisations à la communauté.

# PROGRAMME CONTEMPORAIN...

## Les ateliers de dessin

Depuis décembre 2015, Jean-Diego Membrive anime, chaque trimestre, un atelier de dessin aux Baux-de-Breteuil.

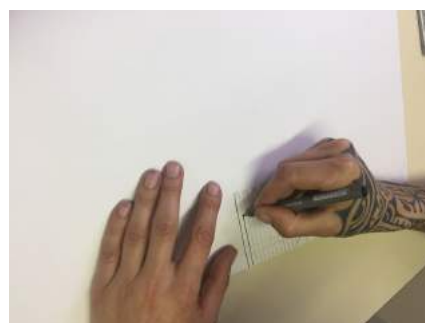
Les travaux réalisés par les participants, lors de ces journées de travail, ont servi de base à la conception des œuvres que nous présentons au public aujourd'hui.

Conservés en Mairie, au sein des archives municipales, ces dessins constituent un fonds de 400 numéros.

### Participants des ateliers de dessin :

Eveline Berthelot  
Monique Cabarou  
Liliane Cernay  
Bernadette Clouet  
Denis Collet  
Eléna Déliot  
Françoise Devie  
Nelly Drouet  
Brigitte de Fleury  
Patrice de Fleury  
Pascal Hardier  
Michel Hatrel  
Didier Husson  
Rose-Marie Leboc

Monique Lempereur  
Claude Lempereur  
Marie-Thérèse Leroux  
Patrick Lorentz  
Romain Meurice  
Lucille Néron  
Michel Noël  
Danièle Pernot  
Béatrice Pontoir  
Marc Pontoir  
Martine Rouxel  
Odette Rouxel  
Danièle Pernot  
Elisabeth Seillan



Les peintures réalisées sont le fruit d'un travail participatif avec les membres de l'association des « Amis du Patrimoine des Baux-de-Breteuil ». Au cours de sessions d'art plastique, nous avons travaillé sur les thèmes bibliques, nous référant à des sources iconographiques et faisant poser des modèles vivants... Synthétisant la somme des croquis produits, j'ai réalisé les œuvres données à voir ici.

#### CHEMIN DE CROIX.

Le Christ, la croix et tous ceux qui aident le Christ sont représentés comme une source abstraite et inaltérable de lumière blanche et jaune qui irradie sur les ténèbres, signifiées en fond violet.

Dans la symbolique de l'église, le blanc est le vêtement du Christ-Roi ressuscité. Le jaune est la couleur de la gloire de Dieu, de l'éternité. Elle est aussi le symbole de la trahison de Judas.

Le violet est le symbole du deuil de la Passion, déployé du dimanche des Rameaux au Mercredi Saint. Il est également la couleur des noces mystiques du Christ avec l'Eglise.

#### SAINT-JACQUES ET SAINT-JEAN.

L'histoire de l'art, au fil du temps, a donné aux acteurs de l'histoire sainte, un visage archétypal. J'ai voulu effacer ces visages ancrés dans l'imaginaire collectif, pour que chacun puisse, si il le désire, projeter les traits des saints qu'il imagine et, par ailleurs, favoriser une méditation universelle. Les codes des formes et des couleurs de représentations des saints sont respectés dans leurs traditions, en accord avec les préceptes de la commission diocésaine à l'art sacré d'Evreux.

Saint-Jean-Baptiste est représenté sur fond bleu, symbole de l'eau du Jourdain où il baptise Jésus. Il arbore la mélote en poils de chameau, le bâton cruciforme et l'agneau, symbole du sacrifice à venir.

Saint-Jacques fait face à Saint-Christophe dont il est indissociable, car considérés tous deux, comme saints marcheurs. Ici, j'ai laissé à Saint-Jacques, pour seul attribut, la coquille, tradition née avec le pèlerinage de Compostelle, un clin d'œil à mes origines ibères.

#### DEUX EPISODES DE LA VIE DE LA VIERGE.

Deux autels existants sont pourvus de bas-reliefs en bois représentant deux épisodes de la vie de la Vierge : l'Annonciation et la Nativité. Pour combler les manques picturaux des deux lunettes existantes posées sur ces autels, nous avons décidé de développer les épisodes marquants de la vie de Marie, en lien avec ceux déjà représentés :

La Présentation au temple, qui précède l'Annonciation, et La Fuite en Egypte, qui suit la Nativité.

Partant du même principe stylistique que pour les saints, ces deux représentations proposent une totale liberté des couleurs, puisées dans l'iconographie populaire et naïve de l'art sacré de la fin de l'Art roman, époque de la fondation de cette église. Une sensation « d'inachevé » dans certaines de ces représentations est la volonté, de la part d'une histoire ancienne représentée par une vision actuelle, d'une ouverture sur un temps futur...

« Souviens-toi...  
tu aimais le dessin »

Je suis né un 31 décembre, dans la banlieue ouvrière de Paris, au sein d'une famille d'émigrés espagnols.

La banlieue c'est l'école et le froid. Les jeudis matins, ma mère me dépose chez une nourrice. Contemplatif, je reste assis sur une chaise, à regarder les autres enfants jouer jusqu'au soir.

Barcelone, d'où ma mère est originaire, c'est les grands parents aimants et la chaleur. Pendant les fabuleuses soirées d'été, je dessine sur le sol de terre cuite rouge avec des crayons de couleur "Alpino".

A chaque rentrée des classes, de retour en banlieue parisienne, on nous demande de dessiner un souvenir de vacances. Comme je passe les miennes au milieu des vignes en compagnie de ma famille et d'un mulet, je dessine un âne gris dont l'intérieur des oreilles est rose.

La maitresse soutient publiquement que c'est impossible, ce qui m'humilie profondément.

Au premier jour du collège, on nous annonce qu'à partir de maintenant nous allons lire des romans. Je lève le doigt pour demander s'il y a des images dans ces romans ?

Rires moqueurs généralisés.

Heureusement, je rencontre Claude qui est mon professeur d'art plastique et que je ne quitterai plus. Elle m'apprend le dessin, pendant les récréations, sur le moulage du Christ de Vézelay.

Un mercredi, elle m'invite à déjeuner chez elle, à Paris. Son appartement est empli de tableaux, de dessins, d'objets, de tissus, de meubles aux formes et aux couleurs extraordinaires. Elle me sert un beefsteak haricots verts dans une assiette carrée entourée de couverts design !

Ce jour-là mes yeux se dessillent. Je demande à ma mère de m'accompagner au Louvre et à Versailles.

Ces deux lieux ne me quitteront plus.

Un jour, la télé fait son apparition dans notre foyer. Pendant que les autres prennent l'air les samedis et dimanches après-midis, je reste enfermé devant la télé.

Un dimanche après-midi, j'ai un choc en regardant "Sunset boulevard" de Billy Wilder.

Un samedi après-midi une blonde en détresse apparaît sur l'écran. Je demande à ma mère qui elle est. Ma mère détourne les yeux un instant de son repassage et dit : "C'est Marilyn Monroe, une actrice américaine qui n'avait pas confiance en elle."

Marilyn ne me quittera plus.



# Éléments biographiques...

Je m'inscris au cours Simon puis au studio 34. C'est, pour moi, l'école de la poésie, des sentiments, de l'amitié.

Je lis Sénèque et Jean Rhys. Claude Mathieu et Philippe Brigaud sont mes maîtres.

Pour subsister, je déchire les billets, le soir, au théâtre de l'Athénée-Louis Jovet. Je fréquente Edwige Feuillère, Jean Marais et Delphine Seyrig, tous adorables avec moi.

Edwige me dit : "Dépêche-toi de réussir pour que nous jouions ensemble."

Mais le moyen de réussir?

Moi non plus je n'ai pas confiance en moi.

Pierre Bergé, propriétaire du théâtre, me propose d'entrer chez Yves Saint Laurent. Je découvre les univers de Christian Bérard, Jean Michel Franck et Balenciaga.

Une nuit ma mère me dit:

-« Souviens-toi... tu aimais le dessin. » C'est la révélation. Après un détour par le théâtre et la mode, je serai peintre.

Je prépare le concours des Beaux-Arts, le soir, aux ateliers de la ville de Paris, à Montparnasse et avec Claude. Je suis admis au concours d'entrée.

D'emblée le portrait est mon prétexte.

Cinq merveilleuses années vont suivre entre l'école où je découvre Morandi et Bram Van Velde et le musée du Louvre où je trouve une vacation pour dépoussiérer les cadres de bois doré et découvre Nicolas Poussin, Watteau, Chardin.

D'abord je suis écrasé par les œuvres du musée, puis je les oublie, enfin, un jour, je rentre dans la grande peinture par le détail. Le pied de la Solana de Goya ou de la pourvoyeuse de Chardin, les rubans roses du Pierrot, autrefois dit Gilles, de Watteau, un petit pan de terre jaune d'un paysage romain de Corot...

Après les Beaux-Arts je pars sillonner l'Espagne : la Catalogne, les deux Castilles, l'Andalousie, l'Estrémadure jusqu'à Lisbonne où je découvre les azulejos, la Murcie, Valence et les Baléares. Je rentre dans chaque église, musée, couvent, palais, pour voir de la peinture, de la sculpture et de l'architecture espagnole. Ma peinture veut émuler Velázquez et Zurbaran. Mais les gens n'aiment pas ma peinture jugée trop austère et trop mélancolique. Je peins ainsi dans le désert jusqu'à une commande providentielle au Maroc.

Je pars pendant cinq semaines pour, d'une certaine façon, ne plus revenir. Ma peinture disparaît instantanément et définitivement dans un trou noir. Alors, je trempe mon pinceau nouveau dans de la gouache rouge. La joie, la liberté, le merveilleux envahissent tout. Délaisant la grande peinture pour l'imagerie populaire, les cartes à jouer, le jeu de l'oie, les contes de fées et le théâtre deviennent mes sources. Je regarde la gouache découpée « La tristesse du roi » de Matisse et le rideau de scène « Parade » de Picasso.

Depuis, je propose un visage multiple et hors cadre, je construis mon portrait comme un créateur de costume imagine un rôle fabuleux pour le théâtre.

Je l'appelle : "Portrait merveilleux".



(Vers emprunté à Corneille, que  
Jean-Diego Membrive prononce lorsqu'on arrive chez  
lui pour un entretien)

**Jérôme Buisson.** *Quel rôle joue le dessin dans ton enfance ?*

**Jean-Diego Membrive.** C'est l'instrument d'une évasion ! Un outil aussi nécessaire que vital ! Mon enfance ne fut pas plus dramatique qu'une autre, mais très tôt, la réalité fut pour moi une épreuve assez... douloureuse. Comme un témoin médusé, je regardais le monde sans vouloir en faire partie. Il était trop décevant pour moi, trop insatisfaisant, trop froid... Au quotidien, cette posture de témoin fut forcément inconfortable et assez angoissante pour le gamin incompris que j'étais. Sans être capable de le formuler, j'ai eu très tôt conscience d'un poids, avec lequel il a bien fallu composer...

C'est dans ce contexte que le dessin s'est imposé ! Il m'a permis d'inventer et de donner forme à un monde dans lequel j'ai pu enfin commencer à respirer, à aimer, à exister. Un monde plus rassurant, qui me correspondait totalement puisqu'il était régi par des lois que je lui imposais et qui, toutes, recherchaient une certaine forme de beauté. C'est devenu très naturellement une pratique régulière et lorsque je suis arrivé au collège et que j'ai rencontré Claude, mon professeur d'art plastique, elle a très vite compris combien le dessin pouvait m'aider à vivre. C'est comme ça qu'on a commencé à dessiner pendant les récréations. Elle m'enseignant les techniques comme le dessin d'après l'antique, le fil à plomb, etc. Grâce à ça, non seulement j'échappais au monde avec l'autorisation d'un adulte, mais je développais et je perfectionnais le mien !

Quand j'ai découvert son appartement, ça a été « la » révélation ! J'ai compris, ce jour-là, qu'un monde comme celui auquel j'essayais de donner forme pouvait exister au sein même de cette réalité qui me déplaisait tant ! Chez elle, il y avait de la couleur partout. Tout était stylisé et cet univers-là me parlait.

Dans ce contexte singulier, l'assimilation des techniques artistiques, qui n'est jamais simple, m'a finalement très peu coûté. Mes efforts étaient largement compensés par la liberté que j'y gagnais !

Quelques années plus tard, à l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, ce fut exactement la même aventure. J'ai passé cinq années absolument fabuleuses dans la classe de peinture de Ouanès Amor. En plus, à l'époque, j'étais un peu plus vieux que les autres élèves, et donc, j'étais aussi un peu plus mûr.

**J.B.** *Parallèlement aux études que tu mènes à l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, tu travailles également au Louvre ?*

**J.-D. M.** J'ai eu la chance de devenir assistant d'une conservatrice du Département des peintures. Elle a tout de suite compris ce que représentait pour moi un tableau et m'a quasiment « donné les clés du musée ! » J'avais accès à tout et j'ai vécu durant 7 ans au contact des œuvres. Au début, c'était vertigineux ! Et progressivement, j'ai appris à « entrer dans la peinture » par une matière, par une couleur, par un détail ! La découverte des pieds de *La Solanna* de Goya, par exemple, fut un moment extrêmement fort ! Je peux dire que c'est dans les salles du Louvre que « mon œil s'est fait ! » Toute l'histoire de l'art était-là !

J'y ai trouvé mes maîtres, et, au contact direct des œuvres, j'ai compris ce qu'on pouvait attendre d'une peinture et en particulier d'un portrait. Le genre m'intéressait déjà beaucoup à l'époque. Celui de *Louis XIV* par Rigaud était pour moi un modèle du genre ! Et il y a eu Le Caravage et tous ceux qui ont marché sur ses pas au 17<sup>ème</sup> siècle. De Zurbaran au premier Vélasquez, j'ai tout assimilé. Dans leurs œuvres, tout s'organise autour de la figure humaine avec une économie de moyens absolument redoutable. La technique, la palette, les expressions illuminées... tout est mis au service d'une tension énorme qui est celle de la vie intérieure des modèles.

*J.B. C'est pour cela que tu as décidé de partir pour l'Espagne en 1992 ?*

**J.-D. M.** Je partais pour une année sabbatique... J'y suis resté dix ans ! J'ai voulu tout voir ! De l'antiquité gréco-romaine au 17<sup>ème</sup> siècle, je voulais savoir si mes racines étaient-là ! Alors, j'ai sillonné le pays à la recherche des œuvres. Il y a eu Valladolid et son musée de la sculpture, où j'ai découvert le raffinement des polychromies médiévales. Grenade, Salamanque, Cordoue et ses forêts de colonnes... La Castille aussi, dont les moulins furent pour moi un moment plastique autant que littéraire. Barcelone bien sûr, où le musée Frédéric Marès (un collectionneur compulsif!) est devenu mon repère. Un lieu unique, où les sculptures de la fin du Moyen Age rivalisent avec des objets du quotidien, comme des éventails, des clés, des dentelles, des bagues de cigares... Un bric-à-brac incroyable et en même temps, une source intarissable de formes, de motifs, de couleurs... qui étaient proprement espagnols et que ma sensibilité reconnaissait comme partie prenante de mon identité.

Si ce séjour fut décisif dans mon évolution, c'est que j'ai compris grâce à lui, que j'étais espagnol, et plus encore, ce qu'était l'Espagne ! Entre 30 et 40 ans, j'ai vécu au rythme de son calendrier et de tout ce qui fait ce pays. La nourriture par exemple. Elle est très importante pour les espagnols, mais elle est « simple » ! En France, c'est sophistiqué, on parle de gastronomie. Là-bas, manger du riz sur une plage a quelque chose de sensuel ! C'est la même chose avec les corps ! Leur plastique me fascinait et pourtant, la vie en Espagne était dure à l'époque. Pendant dix ans, j'ai vécu dans une maison qui n'avait qu'un seul point d'eau. Cette dureté de la vie, elle faisait toute la force du cinéma espagnol. Un cinéma toujours dans l'émotion, avec des cris dans les larmes...

C'était ça l'Espagne ! D'un côté, des formes, des motifs, des couleurs... qui témoignaient d'une réelle joie de vivre (la pacotille bariolée de la feria !), mais répondaient à une existence aride, et de l'autre, un goût du paroxysme, dans la joie comme dans la douleur, mais que je percevais comme étrangement « rentré ».

C'était ça l'Espagne ! D'un côté, un quotidien populaire et son imagerie simple et directe, et de l'autre, un art ténébreux, combinant tous les antagonismes : ombre et lumière, force et douceur, joie et douleur... Je me souviens des sculptures baroques dont le réalisme me fascinait. Des clous plantés dans la chair des saints. Des clous n'étant plus que douleur...

A l'époque, ma peinture était très inspirée par tout ça. Elle était austère, assez dure, mélancolique aussi, parfois. Cette partie « ibérique » de mon œuvre se nourrissait du Caravage et de ses héritiers bien sûr, mais aussi de l'architecture, de la lumière et des couleurs de la terre espagnole. C'était cette tradition-là que je voulais continuer et je traitais mes modèles comme des figures de saints. Je leur ai d'ailleurs longtemps demandé de poser avec un attribut. Au fil du temps, il a fini par disparaître et ne restait plus que des portraits à mis corps.

Commune à l'Espagne et à l'Italie, cette joie de vivre subordonnée à une certaine aridité intérieure, je l'ai retrouvée au Maroc. Historiquement, les deux entités ont été les mêmes pendant 700 ans.

**J.B.** *Justement, que s'est-il passé au Maroc, en 2010 ?*

**J.-D. M.** Tout est parti d'une commande privée pour des collectionneurs qui possédaient un riad à Marrakech. Quand je suis arrivé, il y eut d'abord le choc d'une maison totalement féérique, avec son jardin central, ses tissus, ses vaisselles, ses meubles, ses murs... intégralement couverts de couleurs ! Une maison vivante, aussi puissante qu'une œuvre d'art !

On m'avait dit que j'aurai sur place tout le matériel nécessaire pour travailler. Mais quand je suis arrivé... il n'y avait rien ! Chez un fournisseur de matériel artistique, je n'ai trouvé que des couleurs éclatantes : des roses, des verts, des rouges, des bleus, des jaunes... Rien ne correspondait à la palette que j'avais travaillée pendant 20 ans. N'ayant pas le choix, j'ai tout pris et j'ai commencé à travailler. Il m'est un peu difficile d'expliquer ce qui s'est réellement passé à ce moment-là, mais en l'espace d'un instant, mon œuvre est tombée dans un « trou noir ». Je n'ai pas d'autre image pour expliquer ça. Tout ce qui m'avait tenu jusque-là, s'effondrait. Mon sens de l'observation, la rigueur mesurée de ma palette, cette matière sèche tout en nuances qui m'avait fait dialoguer avec Morandi... d'un seul coup, toute mon écriture plastique a disparu sous mes yeux !

Un moment bouleversant, comme la fin d'une époque ! Les gouaches ont remplacé les huiles, et les couleurs éclatantes, les tons de terre que j'avais exploités jusque-là. C'est à ce moment-là, que le merveilleux a fait une entrée fulgurante dans mon univers plastique. Depuis, il se décline à travers un ensemble de motifs très spécifiques, liés à la faune ou à la flore et donne forme à un traitement du corps humain totalement réinventé. La fragmentation des figures et leur démultiplication dans l'espace renvoie au monde des métamorphoses, du conte et finalement, à l'enfance... C'est tout ça le Maroc ! Un choc. Un changement de paradigme. Quelque chose d'assez mystérieux, qui n'est peut-être pas sans lien avec ce qu'a vécu Matisse en découvrant le nord de l'Afrique et qui disait : « *la révélation m'est venu de l'orient.* »

**J.B.** *Tu évoques souvent les maîtres anciens et là, tu fais pour la première fois référence à Matisse. Les modernes sont aussi des références pour toi ?*

**J.-D. M.** Matisse, c'est un univers incroyable ! Tout n'est que pure poésie dans ses lignes et ses couleurs. Picasso, c'est différent. A chaque étape de mon parcours, il est là. Il m'arrive parfois de repérer chez lui, des formes proprement espagnoles dont, curieusement, les historiens de l'art parlent assez peu d'ailleurs. C'est comme s'il y avait un fond commun avec lui ; et quand bien même nos tempéraments seraient très différents, j'apprécie cet être multiple et protéiforme. Pour moi, c'est un immense dessinateur. La sûreté de la ligne chez lui, est purement fantastique. De mon point de vue, ce n'est pas toujours un grand coloriste, mais c'est un compositeur réellement génial. On le mesure très bien dans ses œuvres phares comme *Les Demoiselles d'Avignon* (1907) ou *Le Portrait de Gertrude Stein* (1906) et au-delà dans les formats monumentaux des rideaux de scène qu'il réalisa pour *Parade* (1917) ou *Le Train bleu* en 1924. Reste que mes sources premières sont caravagesques. Incontestablement. Et comme le Caravage a fait des émules partout en Europe, je me retrouve dans la peinture des Français comme Valentin de Boulogne, Simon Vouet (surtout au début de sa carrière) ou Le Nain, autant que dans celles d'un Espagnol comme Ribera qui a pourtant fait sa carrière à Naples.

Ce qui m'intéresse chez eux, c'est la volonté, totalement moderne pour l'époque, de montrer le peuple dans sa simplicité, dans un dénuement comparable à celui du Christ en fait. C'est l'idée qu'un portrait, quel qu'il soit, est aussi le témoignage d'une époque. Et encore une fois, ce qui me fascine chez un peintre comme Zurbaran, c'est la capacité qui est la sienne à synthétiser dans une figure en pied qui pose dans un espace abstrait, toute une époque. Tout y est, avec presque rien, aucun accessoire.

**J.B.** *Tu sais qu'on on parle aussi de Zurbaran et Picasso dans l'église des Baux ?*

**J.-D. M.** Oui, je sais ! C'est un si bel endroit ! Quand j'y suis entré pour la première fois, ça été un choc pour moi, parce que l'art populaire est partout dans cette église, comme en Espagne ! En France, les hiérarchies culturelles sont différentes et c'est le « grand art » qui tient le haut du pavé. Du coup, on ignore souvent qu'en Espagne, c'est l'inverse, les arts et traditions populaires sont partout dans l'espace social. Aux Baux, cette chose-là existe ! J'ignore comment, mais cette dimension a été préservée dans l'église.

Les grands murs blancs de la nef, par exemple, ont pour moi quelque chose de simple, de massif qui me rappelle l'architecture méditerranée. Le *Saint Jacques* dans l'entrée a quelque chose de naïf mais d'essentiel. La petite *Vierge à l'Enfant* qui lui fait face ou le monumental *Saint-Christophe* ont beau témoigner d'influences italiennes, ils ont tous les deux cette curieuse mesure qui donne aux formes quelque chose de parfois maladroit mais d'authentique.

Alors, quand les Amis du Patrimoine m'ont proposé de compléter le projet que l'ébéniste Audiger avait laissé inachevé, j'ai accepté avec un vrai désir d'être fidèle à cette authenticité-là.

C'est comme ça qu'est née l'idée d'un projet participatif. On voulait proposer aux habitants du territoire de participer avec nous à l'enrichissement des collections de l'église par des œuvres contemporaines, mais qui sachent s'inscrire dans la lignée de cette authenticité qui, aux Baux, avait perduré.

On a fait le pari qu'on pouvait la trouver dans les dessins que les habitants du territoire réaliseraient eux-mêmes et qu'ils me confieraient pour m'aider à concevoir ces œuvres. Et c'est arrivé ! On a fini par la trouver ! On partait pourtant de loin... Là-plupart des participants n'avait jamais dessiné quand ils sont arrivés, un dimanche d'avril 2015 devant la salle polyvalente. Ce matin-là, ensemble et terriblement seuls, ils attendaient devant la porte, avec pour seul soutien leur curiosité, leur courage intrépide et leur volonté de puissance. Je me souviens bien de cette première séance. Du silence absolu qui a envahi la salle polyvalente quand Stéphanie, leur tout premier modèle, a pris la pose en laissant tomber son paréo ! Un moment fantastique ! Inoubliable ! Une expérience ! En fait... une paralysie générale ! Puis l'atmosphère s'est détendue. La gêne a fini par passer et chacun, très vite, a compris que le modèle et sa pose n'étaient qu'un problème qu'il fallait résoudre plastiquement, sur le papier. Tout le monde s'est mis au travail avec une exigence et un sens du risque impressionnant, parce que si l'atmosphère s'était détendue, la tension, elle, demeurait pleine et entière ! Je leur ai fait pratiquer les poses courtes, les poses longues, les poses en mouvement... Je leur ai imposé les crayons, les fusains, les pastels, les gouaches... à main droite et à main gauche... Ils ont presque tout fait ! Et, d'ateliers en ateliers, ils ont commencé à libérer tous leurs gestes de leur histoire personnelle, pour les laisser exister en toute autonomie. Les formes sont devenues expressives et singulières. Elles se sont épaissies, sécurisées par un sens de la composition qui lui aussi commençait à s'imposer.

# ENTRETIEN...

A la fin des séances, en regardant les dessins, on repérait des styles, des esthétiques qui s'étaient imposées sans même que les participants en aient pleinement conscience. On traçait des filiations aussi avec les maîtres du passé.

Quand l'esprit se libère, quelque chose d'authentique, qui n'appartient qu'au dessinateur, s'exprime dans le mouvement de sa main. Des traces d'humanité comme celle-là, on en trouve plein les 400 dessins que nous avons collectés au fil des ateliers.

Chaque trimestre, en revenant aux Baux, je savais qu'ensemble, on allait pouvoir ajouter une pierre authentique à l'édification et à l'enrichissement de ce patrimoine qu'on avait en commun désormais. Le plus touchant, c'est sans doute la générosité des participants. Durant ces longues journées de travail et de concentration, ils n'ont fait que donner, sans rien attendre en retour. Un acte pur, désintéressé. Radical, aussi. Epuisant, ils peuvent le dire.

Pour ma part, je suis très fier d'avoir pu travailler avec eux et de les avoir accompagnés dans cette aventure. D'avoir, autant que j'ai pu, fait en sorte qu'ils s'autorisent à risquer ce geste entier aussi bien qu'inutile qui consiste à laisser une trace de son passage dans le patrimoine en empruntant les voix de l'art. Ils ne sont d'ailleurs pas tout à fait les premiers aux Baux-de-Breteil ! Les pèlerins de Compostelle qui, durant toute la fin du Moyen Age, se sont arrêtés pour dormir dans l'église du village, l'ont fait avant eux ! Puisqu'avant de repartir, ils ont pratiquement tous gravé, sur les murs de l'église, un signe, une initiale, une trace mystérieuse de leur passage. Quand le soleil se couche et que le ciel devient rose (aux Baux ça arrive !), on repère bien ces graffitis au-dessus de la porte de l'église.

Ce dont témoignent les dessins sur lesquels j'ai longtemps travaillé, c'est moins d'un manque de savoir-faire que d'une énergie positive, généreuse, volontaire et déterminée à dire, qu'on peut toujours apprendre, qu'on peut toujours s'étonner et y trouver du plaisir, qu'on peut aussi, parfois, essayer de penser autrement... C'est peut-être là, que se loge la vérité qui est la leur. C'est un peu ça finalement, la pratique artistique. C'est, creuser en soi, comme un mineur au fond d'un puits creuserait la pierre pour trouver la lumière.





PARAMENTIQUE ET CERAMIQUES



*Chasuble  
Calice et Patène  
Grand vase pour le chœur*





PEINTURES

*Saint Jean Baptiste  
Chemin de Croix  
Présentation au Temple  
Saint Jacques  
Fuite en Egypte*







## LE CHŒUR ET LE NOUVEL AUTEL



*Nous tenons à remercier chaleureusement*

Madame Françoise Leray  
Maire des Baux-de-Breteuil

Les membres du Conseil Municipal

Johan Maniscalco, Laure Suffit et Isabelle Lehomme

Le Père Elie Delplace

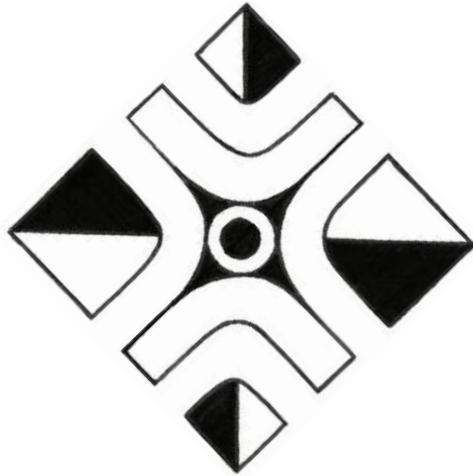
Le Père Jean-Louis Rattier

Monsieur Philippe Decouvelaere

Monsieur Stéphane Levert  
et les membres de la Commission diocésaine d'art sacré – Diocèse d'Évreux

Madame France Poulain  
Architecte en chef des Bâtiments de France

Madame Valérie Péché  
Conservateur des antiquités et objets d'art du département de l'Eure



Notre Logo, nous le devons à Marc Pontoir.  
Personnage atypique. Homme unique.  
Poète mystique et grand.  
Profondément humain.  
Généreux.

*« Le logo, nous dit-il, de style polynésien, vient de la croix  
marquisienne, qui représente les quatre éléments.  
Donc, la vie...  
Ma représentation, à mon sens, symbolise l'union de tous pour  
tous, 1+1=1 »*

#### CONTACT & INFORMATION

Mairie des Baux-de-Breteuil  
2, Le Bourg  
27160 Les Baux-de-Breteuil  
06 23 39 62 72  
[apb27160@gmail.com](mailto:apb27160@gmail.com)  
[www.lesamisdupatrimoine.com](http://www.lesamisdupatrimoine.com)